

## Cinéma

### Georges Dufaux, artiste de la lumière

Jacques Godbout

---

Number 39, Summer 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58430ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Godbout, J. (1965). Review of [Cinéma : Georges Dufaux, artiste de la lumière]. *Vie des arts*, (39), 56–56.

de celui-ci, soit vers 1890. Certains enregistrements réalisés à cette époque ont en effet été repiqués sur des microsillons qui sont encore disponibles aujourd'hui.

En 1877, un mot. En 1965, une moyenne de 17 nouveaux enregistrements paraît chaque jour sur le marché américain (ce nombre comprend les enregistrements européens et américains, dans tous les genres: "classique", "populaire", etc.). Que reste-t-il de tout cela? Bien sûr, une grande partie de ces disques présentent des qualités optima d'interprétation et d'enregistrement et sont tout à fait dignes de figurer dans la discothèque du mélomane le plus difficile. Mais ce ne sont pas ces disques-là qui font l'objet de cet article. La récente intégrale des neuf symphonies de Beethoven dirigée par Karajan est certainement l'une des grandes réalisations de ces dernières années. Cependant, le temps jugera de sa valeur véritable.

Ce que je me suis efforcé de réunir ici, ce sont justement les enregistrements qui ont passé l'épreuve du temps, les enregistrements les plus célèbres et les plus mémorables de l'histoire du Disque, ces trésors qui forment ce qu'on peut appeler "le Musée du Disque" et qui constituent des références inestimables vers lesquelles on revient sans cesse. On ne trouvera pas tout dans ce musée, mais que le lecteur soit assuré que je me suis efforcé de n'oublier aucun enregistrement vraiment important. Le lecteur devra également faire abstraction ici de l'aspect purement technique: pour posséder ces gravures illustres, il devra souvent accepter une prise de son défectueuse, des bruits de surface, etc.

"Gravures illustres". C'est justement le nom de la plus célèbre série d'enregistrements "historiques" qui existe présentement. Collection extrêmement riche et continuellement enrichie, et que l'on trouve en Amérique sur l'étiquette Angel, sous le titre général "Great Recordings of the Century". C'est dans cette série que l'on peut se procurer, par exemple, les cinq concertos et les trente-deux sonates pour piano de Beethoven tels que joués par Arthur Schnabel — une exécution parfois laborieuse, une interprétation parfois discutable, mais qui ressuscitent toute une époque, illustrent et stigmatisent une école, un style bien définis.

C'est dans cette série que l'on trouve encore les plus célèbres enregistrements de Landowska, de Chaliapine, du jeune Caruso (ces derniers remontent à 1902!). C'est encore là que sont conservés la célèbre "Neuvième" de Furtwaengler, le non moins célèbre "Requiem" de Verdi enregistré au tout début de la guerre par l'incomparable quatuor Gigli-Caniglia-Pinza-Stignani sous la direction de Serafin, les inoubliables interprétations de mélodies françaises par Maggie Teyte accompagnée par Cortot, les grandes pages de musique de chambre jouées par le trio Cortot-Thibaud-Casals, les suites pour violoncelle seul de Bach exécutées par Casals, seul survivant de ce légendaire trio, le 3e Concerto de Prokofiev joué par le compositeur, les premiers enregistrements de Horowitz, le "Chevalier à la rose" mettant en vedette l'unique Lotte Lehmann...

Deux autres gravures tout aussi illustres de la maison Angel, mais ne faisant pas partie de ladite série car elles sont plus récentes: le "Tristan et Isolde" de Ludwig Suthaus et Kirsten Flagstad conduit par Furtwaengler et l'intégrale des oeuvres pour piano de Mozart jouée par Walter Gieseking. Une discothèque qui ne possède pas ces deux gravures n'est pas une discothèque digne de ce nom. (Ajoutons l'intérêt de curiosité du "Tristan", dans lequel Elisabeth Schwarzkopf donna, anonymement, quelques notes très aiguës que Flagstad n'était plus capable d'atteindre).

RCA Victor, qui détient sous contrat exclusif des "poules aux oeufs d'or" telles qu'Elvis Presley, n'en conserve pas moins un véritable culte des vieilles choses. En fait, plusieurs enregistrements précités furent autrefois distribués en Amérique par Victor. C'est cette maison qui nous a donné notamment l'inoubliable "Pelléas et Mélisande" enregistré à Paris, en pleine occupation allemande, par Jacques Jansen et Irène Joachim; le concerto pour deux violons de Bach joué par Georges Enesco et son jeune élève Yehudi Menuhin, sous la direction de Pierre Monteux; les grandes scènes de "Boris Godounoff" chantées par Chaliapine; les quatre concertos de Rachmaninoff joués par le compositeur et la "Rhapsody In Blue" de Gershwin également jouée par son auteur... RCA Victor conserve fièrement à son catalogue ou remet régulièrement sur le marché des enregistrements "historiques" réalisés en Amérique avec Toscanini, Monteux, Rubinstein, Heifetz, Piatigorsky, Horowitz, Bjoerling, pour ne nommer que ceux-là.

claude gingras

Il est un domaine de la musique que nous n'avons pas encore abordé et qui mériterait de figurer lui aussi dans cette étude: c'est celui des variétés. Et je crois qu'un "Musée du Disque", pour être vraiment complet, devrait contenir quelques exemples de l'art véritable de ces géants du music-hall que furent, par exemple, Mistinguett, Yvette Guilbert, Maurice Chevalier, Trenet, Piaf, Sophie Tucker...

Ce "Musée du Disque", ai-je dit plus haut, ne doit réunir que des oeuvres consacrées par le temps. Toutefois, comme tout musée digne de ce nom, il doit faire place à la production contemporaine déjà consacrée par son temps. Je crois donc que, pour être vraiment à la hauteur de son rôle, notre "Musée du Disque" devra ouvrir une de ses galeries à celui qui est sans doute le plus important créateur musical du 20e siècle: Igor Stravinsky. Et j'estime que la série Columbia des oeuvres de Stravinsky dirigées par le compositeur est d'une très grande importance musicale et historique pour les générations présentes et futures.

## CINEMA

### GEORGES DUFAUX, ARTISTE DE LA LUMIÈRE

On sait le travail ardu qu'implique une vie consacrée à la peinture, et la lutte que tout peintre doit mener, heurtant les couleurs, fabriquant des matières nouvelles, pour dominer son art. Ce qu'on sait moins cependant c'est qu'il est des hommes aujourd'hui qui consacrent leur vie entière à la lumière; le peintre se donne à la couleur, le photographe au sujet, celui dont je parle travaille avec les lueurs et le mouvement: il est cameraman, ou directeur de photo.

Sans son travail, le réalisateur ne peut écrire. Par son travail il caractérise les images d'une époque. En fait, dès qu'il a une personnalité et un talent exceptionnels il peut être happé par une des capitales de l'image, Paris, Rome, Hollywood, New York, tout comme le peintre qui doit vivre à New York ou Paris. Mais d'autres restent ici, et ceux-là marquent de leur style le cinéma canadien avec une telle qualité,

## BEAULIEU LAMBERT TREMBLAY architectes

qu'on s'étonne toujours de les retrouver à Montréal: il ne faut pas sous-estimer les limites que cela leur impose, non plus que les salaires et la gloire — peut-être — qu'on leur offre ailleurs.

Je crois même qu'il n'est pas exagéré de dire que si les de Tonnancour, Mousseau, Letendre, Ferron, Giguère, Lemieux et tant d'autres traduisent le pays dans ses couleurs et sa lumière, les Brault, Labrecque, Gosselin, Gascon font de même dans la lumière et le mouvement. Mais aux qualités remarquables et au style personnel qu'on peut reconnaître à ces cameramen-artistes modernes autant par leur métier que par la façon dont ils l'abordent, il faut convenir que Georges Dufaux ajoute celle d'une stabilité et d'une progression étonnantes. Les autres procèdent et découvrent par à-coups, Dufaux, lui, crée quasi à coup sûr.

Georges Dufaux, directeur de photographie à l'Office national du film, a signé un nombre incalculable de courts et de moyens métrages. Il a même, assez souvent, imposé son style à des films qui autrement n'auraient jamais, par leur contenu seul, passé l'écran.

La qualité exceptionnelle de son travail tient dans une patience et une concentration qui n'a pas d'équivalent. Voici un artiste en effet qui met assez d'intensité dans sa recherche pour en sortir souvent, physiquement, une victime. Voici un homme qui habille un sujet de lumière et qui le capture, comme on désirerait saisir des moments privilégiés.

Le travail type de Dufaux, sa manière, on les retrouve sûrement dans des courts métrages de style cinéma d'observation, c'est-à-dire lorsque son oeil est confronté à une réalité immédiate; il fait alors de l'action-painting, devant improviser à partir d'une expérience accumulée, mais suivant une sensibilité toujours en éveil. Et la preuve que cette manière saute aux yeux, on la trouve dans ce film auquel dix cameramen ont collaboré, *A St-Henri le 5 septembre*, et duquel pourtant on retient surtout les visages d'un groupe de mères de famille dans une salle d'école, visages que le lent travail de la caméra de Dufaux, ses mises au point successives, ses lumières douces rendent inoubliables.

Récemment Dufaux s'est surpassé dans le premier long métrage de Dansereau. Ainsi on peut être imperméable aux dimensions du surnaturel et rester insensible devant le drame du *Festin des morts*, mais on ne peut nier la fascination qu'exerce tout au long du récit le coup d'oeil de cet artiste des demi-teintes.

Disons plus simplement qu'en dix ans de cinéma, Dufaux a apporté à notre vision une intense douceur qui aura été une façon de nous apprendre à voir.

jacques godbout